templer un de ces sinistres tableaux sur lesquels sont représentés ces effroyables massacres auxquels on donne le nom de batailles, alors, comme cet excellent homme que vous connaissez tous, et dont je partage amplement l'avis sur ce point, alors je me dis tout piteusement à moi-même : " encore s'il y avait moyen de se sauver ! "

Cette timidité excéssive (donnez-lui un autre nom si vous le voulez,) vous explique suffisamment pourquoi le grade que j'occupe dans la hiérarchie militaire de mon pays est si modeste. Je ne suis qu'assistant-chirurgien dans mon bataillon, le treizième de milice s'il vous plaît, et de milice *sédentaire* encore, lequel à l'honneur d'obéir aux ordres tout paternels du plus belliqueux colonel qui fût jamais.

Or, en cette qualité d'assistant-chirurgien du treizième, je crois avoir le droit de répéter ce que disait jadis Desgenettes à Bonaparte : " Mon devoir à moi est de guérir les hommes, non de les tuer." Aussi, chaque fois que j'ai l'honneur de rencontrer mon bouillant colonel je le prie instamment de ne m'appeler sous les armes que le plus tard possible, je m'efforce même de le convaincre que je lui aurai infiniment de reconnaissance s'il ne m'y appelle pas du tout.

Mais, messieurs, il est d'autres combats que ceux dont les péripéties se déroulent en rase campagne, d'autres ennemis que ceux qui nous attendent sur les champs de bataille : ennemis qui n'ont ni canons rayés, ni vaisseaux blindés ; ennemis qui dédaignent les blocus, les siéges, les coups d'épée, et qui, pourtant, nous font subir des défaites mille fois plus désastreuses encore que celles que pourraient nous infliger des ennemis armés jusqu'aux dents. C'est dans le dessein d'opposer une digue aux empiètements d'un de ces forbans